

LA BONNE—Les étrennes de mon sieur.

MADAME—Mais il n'y a pas là pour vous si grand sujet à réjouissance.

LA BONNE—Ça n'est pas pour ça que je riais, madame.

MADAME [*ouvrant un paquet*].—Un livre, ah, oui ! Robinson Crusoé pour Lili, dire qu'elle est déjà assez grande pour lire Robinson Crusoé—et qu'elle écrit joliment—huit ans déjà... comme le temps passe, mon Dieu, et comme on vieillit.

LA BONNE—Si elle écrit mademoiselle Lili?... comme une invention moderne. Encore ce soir elle a écrit une longue le tre à Santa Claus.

MADAME—Et qu'y disait elle.

LA BONNE—Je n'en sais rien madame, elle l'a cachetée, et a dit que c'était pour Santa Claus tout seul.

MADAME—Vous n'avez pas jeté cette lettre.

LA BONNE—Non madame. Vais-je aller le chercher ?

MADAME—Oui allez ! et apportez aussi le paquet de chez Morgan.

SCÈNE II

MADAME — MONSIEUR

MONSIEUR *Paraissant dans l'embrasure de la porte puis se retirant dans l'ombre du corridor*—Oh le joli tableau !...

MADAME—Bon maintenant une orange au fond de chaque bas. Ça n'est pas nouveau pour eux mais la tradition l'exige... et puis ça gonfle le pied... Bien... Maintenant des noix pour Lili... des noix pour Paul... des bonbons pour Lili... des bonbons pour Paul... Un sac de dragées... le rose pour Lili... Un sac de dragées... le bleu... pour Paul... Une canne de sucre d'orge pour Lili... encore une tradition... une canne de sucre d'orge pour Paul. Comme cela les bas sont pleins et on n'y a encore rien mis. Mais il paraît qu'il doit en être ainsi puisque ça se fait toujours. Où vais-je mettre tous ces jouets ? Tiens sur ce tabouret pour Lili, là bien vis-à-vis son bas, et sur cette chaise pour Paul.

SCÈNE III

MADAME, MONSIEUR, LA BONNE

[*La Bonne, un paquet sous le bras et une lettre à la main paraît dans la porte où monsieur se tient caché. Sa figure s'épanouit en voyant celui-ci. Monsieur lui fait signe de se taire.*]

MONSIEUR [*Bas à ta Bonne*].—Mon paquet de chez le bijoutier ?...

LA BONNE—Il est dans votre cabinet, monsieur.

MONSIEUR—Et madame ne l'a pas vu.

LA BONNE [*Riant*].—Non monsieur. Monsieur disparaît.

SCÈNE IV

MADAME puis MONSIEUR

MADAME [*Elle tient la lettre que lui* sieur de ses deux bras et l'embrassant

*a apportée la bonne. Lisant l'adresse à haute voix*] "Monsieur Santa Claus... dans la cheminée du salon... privée..." ah ! ah ! ah !...

MONSIEUR [*paraissant*]—Peut on rire aussi.

MADAME—Tiens regarde [Monsieur lit l'adresse et sourit]. Et vois-tu ? dans le coin, en bas, à gauche : "privée..." Est-ce assez délicieux.

MONSIEUR—Tiens !... ouvre et lit vite. Les magasins ne sont pas encore fermés, et si elle demande à Santa des bibelots que personne n'a songé à lui acheter, il est encore temps de téléphoner. Il faut que pour cette année encore le doute ne s'empare pas de son âme La désillusion viendra bien assez tôt hélas !... [*Il s'assied sur un sofa*].

MADAME [*ouvrant la lettre et lisant* : "Cher Santa Claus...]

MONSIEUR—Eh bien, ensuite ?... *Mada e parcourt la lettre des yeux, puis la relit lentement à voix basse. Elle vient s'asseoir à côté de son mari la lui passe silencieusement. Monsieur la regarde avec surprise et s'aperçoit que ses yeux sont baignés de larmes.*

MADAME [*s'appuyant la tête sur l'épaule de Monsieur*] Lis tout haut, veux-tu, mon chéri.

MONSIEUR [*lisant*].

Cher Santa Claus. Je ne veux pas de joujous pour mes étrennes, ta grande poupée, comme celle de Lucienne Duval que je vous ai demandée l'autre soir. Je n'en veux plus, donnez des *bebelles* à Paul mais pas à moi.

Pour mes étrennes faites que mon papa et ma maman ils se parlent comme quand j'étais toute petite. Dans ce temps-là Paul n'était pas encore au monde et papa nous prenait sur ses genoux maman et moi... Et il embrassait maman plus souvent que moi. Nous prenions papa par le cou toutes les deux, il faisait semblant de dormir et maman l'embrassait sur les yeux. C'était beaucoup plus amusant que de faire *petit trot* avec Paul. Maman ne joue plus jamais avec papa et moi. Et puis ils se disputent souvent comme Lucienne Duval et sa sœur Pauline. La sœur au couvent, dit que c'est très laid, et puis ça n'est pas amusant du tout, cher Santa Claus c'est ça mes étrennes.

Votre petite amie,

LILI.

P. S. — Cher Santa Claus si vous donnez une poupée à Paul, faites qu'il me la prête des fois Les petits garçons ça n'a pas besoin de poupées, mais Paul est si mal à main.

LILI.

*Monsieur est très ému et il achève la lettre avec effort.*

MADAME [*entourant la tête de Mon-* sieur de ses deux bras et l'embrassant

*sur les yeux*].—Oh ! que c'était le bon temps et comme nous étions heureux.

MONSIEUR—Ce qu'elle a raison, cette chère Lili. Nous sommes là à nous gâter mutuellement les plus belles années de la vie.

MADAME—C'est ma faute, mon bien aimé mais c'est fini.

MONSIEUR [*La pressant sur son cœur et la baisant au front*].—Cher ange !... Non c'est moi qui suis une brute... Un sans cœur comme tu le dis souvent.

MADAME—Mais sans le penser va. [*Elle l'embrasse*].

MONSIEUR [*Regardant sa montre*].—Il est minuit. Bonne et heureuse année, ma bonne et chère petite femme

MADAME—Bonne et heureuse année mon petit mari bien aimé. [*Ils s'embrassent longuement*].

MONSIEUR [*Très haut à la bonne qui entre*—Si mademoiselle Lili se réveille, vous lui direz que Santa Claus a reçu sa lettre [*prenant sa femme dans ses bras et l'embrassant encore*]. N'est-ce pas chérie ?

RIDEAU

*Joseph Volin*

N'oublions pas que ceux-là, surtout, méritent d'être loués, qui ont ouvert à leurs compatriotes la route qu'ils devaient suivre, planté les premiers jalons dans la voie de leurs destinées politiques.

L.-O. DAVID.

Dieu merci, notre nationalité n'est pas un arbre sans racine. Pour plusieurs de nos détracteurs, le Canada n'est qu'un pays de passage et d'attente ; pour nous, il est la terre des aïeux, la terre de toutes nos tendresses, de toutes nos espérances.

THOMAS CHAPPAIS.

Que l'on comprend, devant certaines ruines vivantes, combien le travail est nécessaire : il indique des devoirs, il fortifie les sentiments, il vivifie l'intelligence, il donne la force à l'âme. Au cœur, il dicte le moyen de jouir du bonheur que l'on donne aux autres, car seul, il sait éloigner l'égoïsme.

MADELEINE.

Si on enlève ces sourires à l'âge des insouciances, de quel réconfortant souvenir ne prive-t-on pas ces êtres qui, plus tard, en butte aux trahisons de la vie, dans la lutte acharnée de chaque jour, verraient planer sur leur sombre destinée la bienfaisante vision des heures enfantines.

GAÉTANE DE MONTREUIL.

Ah ! oui, prenez votre couronne, nobles et saintes mères, et réglez dans notre amour et notre orgueil à côté de ces héros, vos époux et vos fils, tombés sur les plaines de Carillon, d'Abraham et de Sainte-Foye, à côté de ces grands patriotes, vos époux et vos fils, qui ont assuré par leur talent, la force de leur parole, leur énergique persévérance, notre vie nationale et autorome sur ce continent. C'est à vous qu'appartient la dernière victoire, la plus féconde et la plus durable ; et nous la devons toute à votre amour.

NAPOLÉON BOURASSA.

Nos Grand'mères.]